

Éthique

FACE AU BASCULEMENT DU MONDE

par Michel Beaud *

Au cours des derniers siècles, a eu lieu une profonde rupture dans l'histoire de la Terre et des sociétés humaines (1). Il a fallu des millénaires aux humains pour construire leur compréhension du monde et leur conscience d'eux-mêmes, leurs langages et leurs pensées, leurs valeurs et leurs interdits, garants notamment d'une vie en concordance durable avec les ressources disponibles : des millénaires dont nous admirons aujourd'hui quelques traces. En quelques siècles, les populations ont fortement augmenté, mais beaucoup moins que les capacités de connaissance, de déplacement, de production et de destruction ; et bien moins que les besoins portés par une nouvelle catégorie humaine, en forte croissance elle aussi : les détenteurs de pouvoir d'achat. Les rapports marchands se sont imposés et, avec eux, la dépendance à l'égard de l'argent.

Aujourd'hui, les pays riches cherchent à sauvegarder leur rang face à la montée des pays « émergents », d'Asie notamment. La non-satisfaction de besoins fondamentaux pour des multitudes coexiste avec un déferlement de vagues de besoins marchands nouveaux. La prolifération des armes, des marchandises, des consommations et des gaspillages aggrave l'épuisement de ressources essentielles, la dégradation de l'environnement, les perturbations des climats et les atteintes au vivant. Nous sommes pris dans une puissante et périlleuse évolution qui met en jeu le devenir des sociétés, de l'humain, de l'humanisme et de la planète.

Destructions, frustrations

Nous le savons et en apprenons chaque jour un peu plus sur l'absurdité d'une évolution dont nous sommes les auteurs. Pendant deux siècles, les sociétés qui accédaient à la prospérité ont refusé d'en voir la part d'ombre. Sauf exceptions, dirigeants et citoyens n'ont pas voulu prendre conscience des « dégâts du progrès » (2). Certes, la responsabilité des puissants (États, très grandes firmes, etc.) est réelle. Mais elle est inextricablement liée à celle de centaines de millions, de milliards de citoyens-consommateurs : car la reproduction des sociétés à haut niveau de consommation et celle du capitalisme sont désormais indissociables (3).

Au cœur du mouvement qui nous emporte, il y a donc les dynamiques du capitalisme : la marchandisation, l'investissement, l'innovation, qui en permanence structurent notre présent et préparent notre futur, tant par les anticipations des entrepre-

* *Économiste et historien des temps présents.*

(1) **M. Beaud**, *Le Basculement du monde. De la Terre, des hommes et du capitalisme*, La Découverte, 1997 (Poche 2000).

(2) Que de temps il a fallu pour reconnaître la silicose, les maladies de l'amiante, les pollutions des sols et des eaux, donc des océans, le rôle des CFC dans la dégradation de la couche d'ozone et la responsabilité de l'usage des combustibles fossiles dans le changement climatique ! Et ce n'est pas fini : il y a le nucléaire, les OGM et les nanotechnologies ; et déjà sont engagés des programmes visant à maîtriser la fusion thermonucléaire, sensée selon ses promoteurs assurer une énergie quasi-inépuisable, le feu dont brûle le soleil.

(3) Le capitalisme n'est pas seulement un système économique : c'est un système économique et social qui, à travers le travail, la production et la circulation des marchandises, façonne la structuration sociale, les cadres et les modes de vie, les motivations et les besoins. En cinq siècles, le capitalisme a profondément évolué et s'est adapté à des sociétés très différentes tout en les transformant (**M. Beaud**, *Histoire du capitalisme. De 1500 à 2000*, Points-Économie, Seuil, 2000).



neurs que par les désirs des consommateurs du « toujours plus » et du « toujours nouveau ». Le contrôle de la technoscience par les firmes démultiplie leur pouvoir en leur permettant de concevoir de nouvelles marchandises pour des besoins encore virtuels, mais dont la « communication » saura bien, le moment venu, inculquer le virus aux clientèles visées. Si ces dynamiques sont aussi puissantes, c'est qu'elles entrent en résonance avec des ressorts humains profonds : nécessité de vivre, bien sûr, mais aussi désirs de bien vivre, de vivre mieux, de vivre au-dessus des autres et en se distinguant d'eux.

Or, à travers croissances et crises, destruction créatrice et création d'irréversibilité, constitutions de monopoles et compétitions, le capitalisme est générateur d'inégalités entre individus, groupes et territoires. Hier, cela se jouait principalement au sein d'un petit nombre de pays qui dominaient le reste du monde. Aujourd'hui, dans un monde en permanente recomposition, tous les pays, toutes les sociétés sont concernés. Les écarts se sont profondément creusés entre le monde de l'opulence et celui du dénuement (4). Et on atteint des extrêmes ; en 2007, la somme des fortunes des 946 milliardaires en dollars (5) atteignait 3300 milliards de dollars : environ le montant de la consommation pendant neuf ans du milliard de Terriens pauvres qui vivent avec un dollar par jour.

Le paradoxe est que, dans les pays riches où la production par habitant a été multipliée par 30 à 50, n'ont disparu ni le chômage, ni la pauvreté, ni l'exclusion, ni le manque : des maux que les dirigeants affirment ne pouvoir guérir que par la croissance. Les pays dits « émergents » et les pays pauvres connaissent tous ces maux, à un degré accru quand se disloquent, sous le choc de la modernité, de larges pans de sociétés traditionnelles (6) : leurs dirigeants estiment avoir doublement besoin de la croissance : pour combattre ces maux et pour rattraper les pays les plus avancés.

Besoins de croissance, croissances largement fondées sur la multiplication des besoins des détenteurs de pouvoir d'achat : là réside l'âme de l'engrenage fatal dans lequel nous sommes pris (7). Sans cesse de nouveaux besoins, créés dans les aires d'opulence, se diffusent par contamination entre individus, couches sociales et pays : des besoins ressentis bien au-delà des aires d'opulence et des couches détentrices du pouvoir d'achat adéquat, ce qui suscite de par le monde les tsunamis de la frustration. Des besoins qu'il serait impossible de satisfaire pour tous (8).

Des choix

Le prochain demi-siècle va être décisif. Nous arrivons à un « carrefour sublime ». Pour la première fois, se rencontrent tous les devenir des sociétés et des civilisations de la planète. Pour la

(4) De 1820 à la fin du XX^{ème} siècle, la population mondiale a été multipliée par 6, la production par terrien par 6,15 et donc la production mondiale par 37. Dans les pays riches, la production par tête, donc la dépense consacrée à la satisfaction de ses besoins par un consommateur moyen, a été multipliée des dizaines de fois (de 30 à 50 fois) ; un ordre de grandeur révélateur de la croissance des « besoins solvables satisfaits » dans ces pays au cours de ces deux siècles. Dans les pays et les zones les plus pauvres, la production par tête a faiblement crû, stagné ou même régressé quand les ressources essentielles – le sol, l'eau – se raréfiaient ou se dégradaient.

(5) Recensés dans le monde par le magazine *Forbes*.

(6) La moitié des Terriens vivent dans des villes, dont un milliard dans des bidonvilles : et ces grands centres continuent d'augmenter.

(7) Voir *Capitalisme, système national / mondial hiérarchisé (SNMH) et devenir du monde, Cahier du GIPRI*, n° 4, L'Harmattan, 2006.

(8) Avec les techniques actuelles, il faudrait trois Terres pour que tous les Terriens puissent vivre selon le niveau de vie européen, et six ou sept pour qu'ils vivent selon le mode de vie nord-américain.



première fois, presque tous les humains sont informés en continu des grands événements du monde. Pour la première fois, la Terre, le Vivant, l'Humanité et tout ce qui fait la qualité humaine sont menacés ; et ils le sont de notre fait. Pour la première fois, est annoncée la survenue d'un déluge planétaire provoqué par les hommes et qu'il est encore possible d'empêcher. Un carrefour sublime aussi car la voie de notre devenir n'est nulle part déterminée. Elle reste à choisir et à tracer : tout dépend encore de nos degrés de responsabilité et d'humanité.

Bien des pistes ont été ouvertes ou proposées : une réduction massive de la population mondiale ; un apartheid par l'argent qui interdirait durablement l'accès à la consommation moderne à plusieurs milliards d'humains ; un maintien des inégalités qui réserverait à un petit nombre aménités, confort et sécurité. Tout ceci n'est-il pas déjà présent dans la mondialisation en cours ? Avec le choix de certains biocarburants, la soif de carburant pour la voiture n'a-t-elle pas commencé à prendre le pas sur la faim des populations pauvres ? Et une crise écologico-économique ne conduirait-elle pas à durcir les rapports de forces ?

Certains s'en remettent aux promesses de la science. Mais, là encore, rien n'est joué. Instrumentalisée comme elle l'est aujourd'hui par les firmes pour la conception et la mise en vente de marchandises, la technoscience va être amenée à élaborer en priorité des technologies répondant à l'ego des détenteurs de pouvoirs d'achat élevés et à la démesure des maîtres du monde. Seules de radicales remises en cause permettront de la mobiliser pour faire face aux urgences de notre temps et aux déséquilibres du monde.

Ainsi, aujourd'hui, les tendances lourdes conduisent à des reculs de l'Humanité. Il faut leur opposer sereinement la voie que suggèrent les humanismes de toutes les contrées du monde. Avec quelques choix simples, par exemple : réduire les inégalités et amplifier les solidarités ; adopter comme priorité planétaire la satisfaction des besoins vitaux de tous les humains ; dans les sociétés d'opulence, combattre la tendance à vivre pour consommer en favorisant l'émergence d'une frugalité post-moderne ; promouvoir la mise en œuvre de nouvelles technologies non porteuses de périls pour l'avenir, au service de quelques urgences et priorités planétaires ; faire reculer les violences et les guerres et engager le monde dans la voie d'un désarmement général (9). Utopique ? Évidemment. Mais quand sont en danger la Terre, l'Humanité et les principales valeurs humaines, cela ne vaut-il pas la peine de viser et de tenter l'impossible ? (10)

Michel Beaud

(9) Pour déjouer les risques de baisse d'activité et de chômage, les firmes d'armement seront incitées à développer des activités visant à effacer les effets des guerres passées (champs de mines, sous-munitions disséminées, atteintes chimiques, etc.), à mettre au point des énergies renouvelables sans risque pour l'avenir et à nettoyer et dépolluer les sols, les rivières, les océans et l'espace : largement de quoi employer utilement leurs effectifs pendant plusieurs décennies.

(10) Cet article reprend la substance de la postface écrite à la demande de M. Fujiwara pour la nouvelle traduction en japonais de l'*Histoire du capitalisme*.